

QUATRE GARÇONS DANS LE VENT

*Il reste toujours quelque
chose de l'enfance, toujours...*

MARGUERITE DURAS

Deux frères jumeaux, quatre potes, une passion : le rock.

On dit souvent que ce sont les différences qui rassemblent. Indochine en est la preuve.

Ils étaient si différents, ces quatre garçons dans le vent portés par le rock, le punk, la révolte, la liberté, le romantisme et la passion. Un mix génial des cultures et influences apportées par chacun des membres fondateurs, pour créer le son et la couleur « indo ». Et si, au fil des décennies, la composition du groupe a évolué, ce sont toujours les nouveaux talents qui ont apporté leur touche pour faire mieux évoluer l'œuvre authentique du groupe.

Avant de raconter la belle légende d'Indochine, retour sur les origines individuelles de quatre jeunes gens qui avaient soif de création.

Stéphane et Nicola¹

1959, la France d'après-guerre prend forme. Le 8 janvier, le général de Gaulle devient le premier président de la Cinquième République française. Le lendemain, l'écrivain André Malraux est nommé aux Affaires culturelles, ministère nouvellement créé. C'est aussi l'entrée en vigueur du Marché commun, qui pose les bases de la CEE, future Union européenne. De l'autre côté du monde, la guerre du Vietnam fait rage entre le Nord et le Sud. L'ancienne Indochine française est disputée entre communistes et démocrates. La fameuse « piste Ho Chi Minh », voie de circulation permettant aux maquisards de contourner le pays en passant par le Laos et le Cambodge pour gagner le Sud, est créée. À Cuba, c'est la révolution menée par Fidel Castro et, aux États-Unis, l'Alaska et Hawaii sont désormais des États américains. C'est aussi la visite officielle de Khrouchtchev, premier dirigeant soviétique à se rendre aux États-Unis.

Nicola et Stéphane Sirchis naissent dans ce contexte le 22 juin 1959 à Anthony, dans le département des Hauts-de-Seine. Leur père, Jean Sirchis, dont le nom est d'origine moldave, est ingénieur dans le nucléaire à Saclay, dans l'Essonne, au sud de Paris. Leur mère est chimiste et vient d'une famille française catholique assez à cheval sur les valeurs. Ils sont déjà les parents de Christophe, né en 1957.

Deux ans après la naissance des jumeaux, Jean Sirchis se voit offrir une promotion de haut fonctionnaire auprès de l'organisme public européen responsable de la coordination des programmes de recherche sur l'énergie nucléaire, Euratom,

1. Nicola Sirkis est le nom de scène de Nicolas Sirchis. Par souci d'uniformité, la graphie « Nicola » sera utilisée tout au long de cet ouvrage.

situé à Bruxelles. Dès lors, c'est une petite vie bourgeoise dans laquelle grandissent Stéphane et Nicola. Au cœur du Quartier européen de la capitale belge, ils habitent une grande maison, et leurs parents les éduquent avec une discipline de fer. Nicola confie avoir employé le vouvoiement avec ses parents, et il règne dans le foyer un petit côté « vieille France » : dans le jardin de la propriété, une ferme est improvisée en plein centre urbain, où logent poules, lapins, coqs, etc.

Jean Sirchis aime la nature, à tel point que, plus tard, il achète une résidence secondaire dans le Tarn, qui fera le bonheur des vacances d'été pour les frères. C'est un coin où Jean a vécu durant les années de guerre lorsqu'il était maquisard. La maison est reculée dans les terres et entourée d'une trentaine d'hectares de nature, d'herbe, de silence. Une vie au grand air qui fait le plus grand bien :

— J'ai été éduqué avec amour par mes parents, reconnaît volontiers Nicola.

Ils entreprennent leur scolarité à l'École européenne de Bruxelles, une boîte à bac réputée, fréquentée essentiellement par des enfants de hauts fonctionnaires, de diplomates, des enfants de « bonnes familles ».

Puis ils se retrouvent au Lycée français de Bruxelles (actuellement lycée Jean-Monnet). Parmi les élèves de l'établissement devenus célèbres, on trouve la réalisatrice Agnès Varda, le philosophe Benny Lévy, ainsi que David McNeil, auteur-compositeur et accessoirement fils naturel du peintre Marc Chagall. Nicola se souvient :

— On formait un véritable gang dans cette école qui regroupait des Européens de différentes nationalités. Quand on est même, on a tendance à se sentir supérieurs... Il y avait des classes pour chaque langue, et nous on se battait toujours avec

les Allemands ; c'était la guerre permanente, on les traitait de boches !

Si ce lycée leur apporte un enrichissement intellectuel évident, l'ambiance n'en est pas moins étouffante pour les jumeaux qui n'ont déjà qu'un seul mot pour étendard : liberté !

— Je me souviendrai toujours de madame Gérard, la prof de français en septième. Elle nous tapait avec une règle en métal pour les fautes d'orthographe. J'en fais toujours d'ailleurs, ce qui prouve que la violence ne sert à rien !

Ils gardent cependant une grande ouverture culturelle. À la maison, leurs parents écoutent de la musique classique, lisent les journaux, et des livres s'entassent sur la bibliothèque. Les voyages avec la Peugeot 404 paternelle, équipée d'un autoradio, participent à leur ouverture musicale.

La Belgique est le royaume incontesté de la bande dessinée. C'est un art qui tient une place importante dans la culture du pays. Ainsi, des écoles spécialisées se développent comme à Charleroi, en Wallonie, où naissent les éditions Dupuis. Dans cette maison d'édition, de nombreux auteurs voient éclore leur talent aux yeux du monde entier : Hergé, père de Tintin, André Franquin, créateur de Gaston Lagaffe et Spirou, ou encore Maurice Tillieux pour Gil Jourdan. Si les jumeaux s'arrachent le *Journal de Mickey*, Nicola affectionne *Spirou*, *Pif Gadget*, mais aussi *Les Aventures de Buck Danny*, le détective Gil Jourdan qui mène des enquêtes à suspense, ou encore le justicier masqué : le Fantôme du Bengale. Stéphane les dévore aussi avec passion. Plus tard, il aura pour amis plusieurs dessinateurs comme Margerin ou Vuillemin. Cette culture BD nourrit l'univers imaginaire des jumeaux. Ces héros épris de justice et opposés à des

personnages machiavéliques. Le bien contre le mal, l'éternelle légende.

C'est de cette culture BD que sont inspirées les premières pochettes des albums d'Indochine, mais aussi certaines de leurs premières chansons, dont Bob Morane, le mythique héros créé par Henri Vernes. Accompagné de son ami Bill Balantine, Morane est l'incarnation même de l'aventurier affrontant tous les dangers. L'homme idéal : costaud, intelligent, sportif, galant. Il est un héros en Belgique, et nos deux jumeaux ne tardent pas à se l'approprier comme tel, jusqu'à chanter ses louanges 20 ans plus tard.

Côté musique, bien que camarades d'école d'Isabelle Brel, fille de l'illustre Jacques Brel, les jumeaux ne goûtent pas la chanson réaliste francophone. Ils écoutent les radios pirates belges ou hollandaises qui diffusent du rock. Ils assistent en live à l'éclosion du rock'n'roll anglo-saxon qui vit son âge d'or. C'est leur frère Christophe qui, sensible à cette musique, initie ses cadets. Débrouillard, l'aîné repique sur magnétophone les chansons qui passent en radio et s'immerge à pleins tympans dans les univers des Stones et des Beatles.

Toujours est-il que, dans ce beau cadre familial, l'équilibre règne, rien ne manque et tout favorise une culture éclectique. Une vie confortable dans laquelle se laissent vivre Nicola et Stéphane avant qu'un événement vienne bouleverser le cours des choses.

Le couple Sirchis s'entend de moins en moins, les chemins divergent, les disputes se font de plus en plus fréquentes, et l'amour s'étiole. Lorsque les jumeaux ont 13 ans, les parents Sirchis décident de divorcer. Une procédure qui s'éternise dans la douleur après les tensions quotidiennes. Le choc

est brutal pour les jumeaux, qui prennent de plein fouet les rudesses de la vie. Les parents veulent néanmoins préserver leurs enfants de leurs problèmes d'adultes. Ils ont déjà tous trois écopé d'un redoublement, conséquence de l'ambiance familiale.

Ainsi, les parents décident de les inscrire en pension au Collège de la Salle, une institution catholique jésuite, située à Estaimpuis, en Belgique, à quelques kilomètres de la frontière française. Cet établissement est réputé pour sa rigueur dans l'enseignement et l'éducation ; les élèves sont très cadrés et pliés à la discipline. C'est, selon leurs parents, le moyen de leur assurer un minimum de stabilité et une bonne évolution scolaire dans la situation familiale compliquée qu'ils vivent.

Après avoir goûté à un vent de liberté, grâce au rock'n'roll piraté en sous-marin, la transition est une claque sans ménagement. Nicola garde à l'âge adulte une image terne de ses deux années en institution :

— C'était la pire période de ma vie.

En effet, l'éducation y est très stricte, pleine d'interdits et d'obligations ; une discipline de fer règne, ce qui rebute les jumeaux en soif de liberté. Ils limitent le désastre en évitant les cours d'éducation religieuse, troqués contre des cours de morale.

— Je me sentais emprisonné, contraint par les horaires, un total manque de liberté. C'est néanmoins pendant cette période que j'ai été le plus brillant. J'étais premier de la classe¹, déclare Nicola.

Aucune place n'est laissée au développement des personnalités et de l'originalité, chacun doit rentrer dans le rang en toute discrétion et raser les murs.

1. Interview, La Presse, 1986.

— Même si c'était dur, nous avons tenu, car nos parents nous avaient appris la tolérance. Je n'ai aucune nostalgie de l'enfance à cause de cette période. Je peux rire de certains moments de ma jeunesse. Mais de la pension, pas du tout.

Christophe est le premier à se rebeller face à la morne autorité jésuite. L'établissement rassemble 120 garçons et seulement 3 filles. Difficile dans cet anonymat d'exister. Nicola tente en vain de se distinguer comme il peut pour garder une certaine personnalité dans cette jungle humaine. Cette expérience aura la faculté de resserrer les liens entre les frères, décupler leur solidarité afin de s'en sortir moralement.

Privé de radio, Nicola trouve dans les livres l'évasion et l'exutoire qui lui permettent de tenir. Il est touché d'emblée par Charles Baudelaire, Arthur Rimbaud ou encore Gérard de Nerval, comme frappé par leurs poésies romantiques et réalistes. HP Lovecraft et ses récits fantastiques un peu loufoques le transportent aussi. Un peu plus tard, trois auteurs le séduisent définitivement : Marguerite Duras avec *Un barrage contre le Pacifique* et *L'Amante anglaise*, Simone de Beauvoir et l'Américain JD Salinger.

Pendant cette période, il développe un appétit gargantuesque pour la lecture, qui lui offre un moyen simple et efficace de se couper de l'ambiance terne du pensionnat. Cette passion de la lecture ne le quittera jamais.

— J'avais lu de Duras *Le Ravissement de Lol V. Stein*, *Un barrage contre le Pacifique*... J'aimais bien Mallarmé et Rimbaud parce que, à part eux, la littérature était pour moi du travail scolaire pénible. Je ne comprenais pas Victor Hugo ou Balzac. Duras, elle, écrivait ce que j'avais envie de lire, un truc imagé, symboliste, lent, musical qui me permettait de pénétrer dans un univers sensuel et charnel. C'était l'écrivain que j'attendais. Parce que je trouvais que c'était facile à lire et

pas chiant. Puis je suis allé vers Salinger et d'autres écrivains américains. En lisant Salinger, je me disais que c'était exactement ce que je ressentais¹.

Au fil des mois, Stéphane et Nicola développent leurs différences. Méfiants, leurs camarades ont peu de considération pour ces deux apatrides qui ne vont pas à l'église.

Parallèlement, la famille quitte la grande maison de Bruxelles, un déchirement. Elle rejoint une ancienne maison de maître à Tournai, en France, non loin de la frontière belge et du collège.

Pour casser la routine qui commence à être étouffante, Nicola postule à la chorale de l'établissement qui offre des avantages non négligeables : prestations dans le monde entier et autres passe-droits qui donnent l'eau à la bouche du futur chanteur.

Tous les couloirs de la pension sont décorés des photos de la chorale aux États-Unis ou en Israël. Découvrir le monde, sortir de cette prison, voilà le but que Nicola se donne. Hélas, sa voix n'entre pas dans les critères exigés et ne sonne pas « agréablement », selon les organisateurs. Il est refusé.

Autre espoir rapidement anéanti : se sauver par une relation amoureuse. Peu de chances vu le nombre de filles scolarisées. À cette époque se déroulent des jeux pas très catholiques au sein du pensionnat, notamment la nuit où, dans les dortoirs des garçons, il se passe de « drôles de choses ». Nicola explique simplement :

— Il s'en est fallu de très peu pour que j'aie ici ma première expérience homosexuelle !

Christophe, le frère aîné, a aussi été témoin d'une agression

1. Sirkis, Nicola, et Agnès Michaux, *Kissing My Songs*, Flammarion, 2011.

pédophile sur l'un de leurs camarades de la part d'un membre de la communauté religieuse.

Les résultats scolaires sont satisfaisants, mais les jumeaux ne sont pas épanouis. Ils se réjouissent quand arrive le vendredi, jour de retour à la maison, le temps du week-end. Une décompression exquise, arrivée à point nommé pour se régénérer, avant d'attaquer une nouvelle semaine pâle et rigide à l'internat.

Au bout de deux ans, leur mère, en proie à des difficultés financières importantes, leur annonce qu'elle est dans l'incapacité de garder la belle maison de Tournai ; pire, ils doivent s'en séparer dans l'urgence. Aussi, elle décide de rentrer en région parisienne. Les enfants sont heureux de ce changement, car ils ne voient là que la fin du cauchemar du pensionnat de la Salle. De la France, finalement, ils ne connaissent pas grand-chose hormis la maison du Tarn dans laquelle ils passent leurs vacances.

Depuis le divorce, leurs rapports avec leur père se sont distendus. Leur mère, quant à elle, se montre très ouverte et permissive, mais la réalité les rattrape vite et se révèle difficile. L'appartement qu'ils habitent à Châtillon-sous-Bagneux, dans les Hauts-de-Seine, est trop étroit pour quatre. Ils vivent dans la « zone », avec les bagarres, le racket, le trafic de drogue, le voisinage alcoolique, etc. Stéphane déclare sur cette époque :

— En banlieue, j'ai découvert la violence, celle des loubards qui n'existait pas en Belgique. Ça voulait dire se faire frapper à la sortie du lycée et, pour éviter de se faire casser la figure, il faut être plus fort que les autres... Et quand on n'a pas le physique de Rambo, il faut apprendre à ruser, à être plus intelligent que l'adversaire.

Ils doivent désormais apprendre à vivre en gérant des revenus modestes.

— Ma mère travaillait beaucoup pour nous élever. On cherchait plutôt à l'aider qu'à lui demander beaucoup d'argent de poche... D'autant que notre père ne lui donnait pas grand-chose pour vivre. On vivait avec mille francs pour quatre. Aujourd'hui, je suis effaré par l'argent qui peut tomber après un succès commercial comme l'album 3, explique Nicola.

Au collège Paul-Éluard de la ville, pour la première fois de leur vie, les jumeaux se retrouvent dans des classes séparées. Nicola en souffre rapidement et se sent perdu dans cette petite foule d'ados pas toujours bienveillants qui l'ont vite surnommé le Belge.

Il relativise :

— Ne pas faire l'unanimité m'a toujours fait kiffer. Même en classe, il fallait être le dernier, ou en tout cas me démarquer. C'est certainement quelque chose de très ancré dans le fait que nous étions trois frères, qu'il fallait se différencier pour exister. Sortir de l'anonymat, peut-être.

Une mise à l'écart qui le bouscule et le précipite rapidement dans un refuge intellectuel qui n'est que bénéfique. Il découvre le pape du surréalisme, André Breton, et Victor Hugo, l'immortel.

Musicalement, il n'est pas de la même planète que ses petits camarades qui, selon Nicola, idolâtraient honteusement la variété française de l'époque, avec Stone et Charden notamment.

Nicola, lui, reste purement baigné dans le rock qu'il a découvert en Belgique. L'aîné, Christophe, continue de faire découvrir à ses petits frères les nouveautés du genre. Un jour, il les emmène pour la première fois voir un concert au Palais des sports de Paris. Le groupe américain Chicago s'y produit. Stéphane et Nicola en sortent tout émerveillés par l'ambiance,

la symbiose entre les musiciens sur scène et le public. Ensuite, Nicola se met à écouter et aduler les Sparks.

Plus tard, en 1976, il assistera aux Abattoirs de La Villette au concert des Rolling Stones, qui ouvrent un boulevard à la jeunesse du monde entier avec cet hymne, « Satisfaction », pour mieux gérer leur frustration de l'âge, leur fureur de vivre. Il est aussi fasciné par la sensualité de Patti Smith, prêtresse du rock américain et poétesse, lorsqu'il la voit à l'Élysée Montmartre. Dès l'écoute de son premier album *Horses* naît une idole « cosmique », une héroïne intime pour Nicola :

— J'ai aperçu la pochette du disque dans la vitrine d'un magasin à Paris. Était-ce une fille ou un garçon ? En noir et blanc. Je ne connaissais pas. J'achète et le choc est immédiat : c'était ce que j'attendais sans le savoir depuis le début de ma vie... Une musique, une voix, une attitude, des textes, une image, une force, un son sale et beau à la fois, du sexe, de la drogue... Une sincérité à l'envers de tout et contre tout, à l'opposé des masses, une révolution immédiate, de longues intro en crescendo et des explosions partout. C'est le disque qui m'a apporté la réponse à 16 ans que le rock, la musique, la poésie, être contre tout, c'est la bonne solution.

Nicola ajoute :

— J'écoutais en gros tout ce qui se faisait, Martha and the Muffins, Magazine... Pour moi, le punk a duré très peu de temps, le temps du premier album des Clash et basta. Je n'ai pas été du tout Sex Pistols. Mais ma première éducation musicale, ça a été les premiers Stones, Patti Smith et David Bowie¹. À part Patti Smith et David Bowie, je n'avais pas vraiment d'idoles. Le Velvet Underground me plaisait beaucoup... Ah

1. *Kissing My Songs*, op. cit.

si ! Jacques Higelin m'a aussi beaucoup influencé. Mais quand je le lui dis, il me croit pas¹.

Ainsi, ses résultats scolaires dégringolent. Il retrouve son frère plus tard, au lycée privé Saint-Sulpice, rue d'Assas dans le VI^e arrondissement de Paris, pour préparer le baccalauréat. Mais Nicola a décroché depuis longtemps pour s'adonner à la musique, plutôt que d'assister aux cours de philosophie. Il erre avec quelques camarades dans des cafés autour du jardin du Luxembourg et nourrit déjà l'idée de fonder un groupe de rock. Son évvasion. C'est à cette époque qu'il écrit un premier texte : « Dizzidence politik ».

Nicola se rappelle :

— Nous étions les seuls fils de divorcés de l'école, les seuls Belges et on se retrouvait dans un lycée où 90 % de ma classe écoutait Stone et Charden. On a rejoint les « marginaux » de la classe !

Les jumeaux échouent au bacous à cette première tentative du sésame historique.

Parallèlement, l'adolescence est l'heure des premiers éveils, notamment politiques ou associatifs. Des premières sensibilités aux causes nobles pour lesquelles on prend pleinement parti. Nicola adhère à Amnesty International, l'ONG qui défend les droits de l'homme et les prisonniers politiques. Son enthousiasme en prend un coup lorsqu'il apprend au bout d'une année que l'ONG ne défend plus les prisonniers détenus à cause de leur homosexualité.

De son côté, Stéphane est plus fasciné que son frère par les révolutionnaires modernes que par les héroïnes littéraires. Il

1. Ibid.

veut changer le monde et se laisse rapidement séduire par les théories d'extrême gauche et autres idées trotskistes. Après avoir été plusieurs années dans les mouvements lycéens, Stéphane adhère à la Ligue communiste révolutionnaire (LCR) avec à l'époque en figure de proue Alain Krivine. Mais Stéphane déchanté lorsqu'il se rend compte des limites du militantisme et de la hiérarchie très ferme du parti. Ses rêves de liberté s'envolent. Il gardera simplement le souvenir mémorable d'avoir assisté à Pantin à un concert de soutien au parti donné par The Clash, groupe de rock anglais emblématique avec pour leader le chanteur Joe Strummer. En attendant, il s'est dispersé sur ses activités militantes, et sa scolarité en prend un coup.

Nicola, lui, ne renonce pas au bac. Il s'inscrit même dans une école privée réputée à Port-Royal. Ce n'est pas suivi de succès. Après avoir raté quatre fois le diplôme, il passe une capacité en droit pour rassurer sa mère.

Ses échecs scolaires n'entament en rien sa passion de la musique et des mots, même si ses professeurs ne l'ont pas toujours encouragé dans ce sens :

— À cette époque, j'écrivais beaucoup de choses dont j'étais assez fier, mais mes professeurs trouvaient ça trop symbolique.

Il ajoute :

— J'habitais chez ma mère. Dans ma chambre, j'avais accroché du film plastique noir à couvrir les livres sur les murs et j'avais punaisé des photocopies de Patti Smith et Bowie. J'avais travaillé à EDF pour pouvoir me payer des instruments et j'avais trouvé une photocopieuse où je collais ma tête, genre « arty¹ ».

1. Ibid.

Un temps, il s’imagine journaliste et crée son propre journal culturel, *Interpress*, pour le plaisir. Ainsi, sous différents pseudonymes, il signe toutes les chroniques et affirme ses passions de la musique, de la littérature et du cinéma. Cinéma qu’il commence à fréquenter régulièrement, de productions hollywoodiennes aux films de la nouvelle vague...

Cette période n’est pas désagréable, même s’il doit enchaîner des petits boulots pas toujours gratifiants pour s’assurer une indépendance financière, ou du moins un argent de poche conséquent. Il prend le temps d’apprécier la vie, fréquenter les bouquinistes du quartier Saint-Michel, l’Open Market, un disquaire réputé situé rue des Lombards dans le 1^{er} arrondissement de la capitale. Il avait pour vocation de faire découvrir en quasi-temps réel les nouveaux groupes émergents outre-Atlantique et outre-Manche.

Nicola se prend aussi de passion pour la photographie. Il a investi dans un appareil photo qu’il ne quitte pas et nourrit également un temps le projet de devenir photographe professionnel. Il prend des clichés en permanence et rêve de devenir l’égal de Robert Mapplethorpe, photographe américain de renom, ami intime de Patti Smith.

— Je vivais l’instant présent. Je voulais être photographe, journaliste, écrivain... Chanteur, non, affirme Nicola. Je faisais plein de photos qui me servaient souvent à faire des petites affichettes, c’était très artisanal. Je voulais exercer quoi qu’il arrive un métier artistique, et écrire. Je fréquentais beaucoup d’étudiants en arts graphiques. J’aimais Klimt, les hyperréalistes américains, je n’aimais pas du tout les trucs genre Futura 2000. Mon univers était assez noir et blanc. Les statues de Moore m’impressionnaient, Rodin aussi. Je faisais

des photos en noir et blanc de copines à moi, un peu trash, avec du tulle noir¹.

Concernant ses goûts cinématographiques, Nicola explique ses premiers coups de cœur :

— J'avais été frappé par *Phantom of the Paradise* de Brian De Palma. À tel point que c'est le premier film que j'ai eu envie de revoir. D'ailleurs, je l'ai revu 7, 8, 10 fois. Mais le film qui m'a vraiment marqué c'est *La Petite Fille au bout du chemin* avec Jodie Foster dans le rôle principal. Elle est devenue mon fantasme. J'avais trouvé l'histoire incroyable, cette fille qui vit seule et fait croire que son père est toujours vivant. Pendant deux mois, je suis allé voir ce film au cinéma au moins une fois par semaine. Et puis les films de Stanley Kubrick². Mon univers était quand même un univers de banlieusard, pas pauvre mais pas riche non plus. Je ne pensais pas que mon avenir était sans issue. Je trouvais le monde de la musique tellement inaccessible de ma petite chambre. J'étais un ado parmi d'autres qui habitait chez sa mère en banlieue parisienne.

Toujours est-il que Nicola végète. Après ses échecs scolaires à répétition, il se sent au carrefour de sa vie... S'il ne s'est jamais vraiment senti concerné par l'enseignement et l'institution scolaire en général, il se sent tout de même les ailes d'agir. Le destin bien en main. Pas un poil déprimé. La fin des années 1970 bouillonne de culture dans tous les sens. La créativité se libère et n'en est qu'à son aube. Il écrit depuis plusieurs années des quantités de vers, rien de très concret et ça n'en fait pas même une poésie. Mais il écrit. Des idées, des rimes, des trouvailles originales. Sa culture littéraire lui a donné le goût des mots et il pousse bientôt sa lubie à en

1. Ibid.

2. Ibid.

faire un texte complet qui peut devenir une « vraie » chanson. Il a accumulé dans les poches de ses pantalons des bouts de papier sur lesquels sont notées ses inspirations diverses : de sa propre vie, à l'influence de ses lectures. Nicola se sent prêt à jouer le premier rôle de sa vie et agir pour de bon. L'éclosion de courants musicaux alternatifs comme le punk montre l'exemple. Mieux vaut apprendre sur le tas que d'être spectateur végétatif... Mieux vaut agir que de prendre le temps et voir passer sa vie.

Le rock embrase la France d'ouest en est, du nord au sud. Les festivals alternatifs se créent partout. Le mode « débrouille » secoue la marmite culturelle du pays grâce à une jeunesse qui déborde d'énergie et d'enthousiasme, même amateurs, quitte à se brûler les ailes. L'insouciance prend le pas sur les crises économiques et politiques. Certains groupes ont droit à un relais médiatique comme Elli et Jacno ou les Stinky Toys. Starshooster né à Lyon, Téléphone, à Paris, et le festival des Transmusicales né à Rennes, qui est qualifié de La Mecque du rock en France.

Nicola fait la rencontre d'Alain, un guitariste avec qui il ambitionne de créer un groupe de rock. C'est la naissance des Espions. Stéphane fait déjà office de second guitariste. Nicola, chanteur, prend le leadership du groupe et « Dizzidence politik » fait partie du répertoire.

Dans son insouciance et son enthousiasme, Nicola se prend à rêver de gloire, de reconnaissance. Mais il doit apprendre la réalité de ce milieu. Les subtilités d'un groupe, de la création musicale. Après quelques concerts confidentiels, le groupe se met en sommeil, discrètement. Stéphane enchaîne les séjours à la montagne pour gagner sa vie comme animateur de colonies de vacances ou de centre aéré. La musique n'est pour lui ni une ambition ni un rêve, mais une simple passion.

Dominique

La New Wave débarque en France après le punk. Ce genre se révèle à la sensibilité de Nicola. Contrairement à la punk qui utilise les accords primaires sur des guitares saturées, la New Wave amène sa touche d'exotisme, avec l'apport non négligeable des synthétiseurs riches en variétés de sons. Le seul point commun apparent entre ces deux courants est l'énergie et l'envie de pratiquer la scène à tout va.

Une nouvelle fois, Nicola ne perd pas de temps. S'il change de procédé, il arrive à ses fins. Fin 1980, il publie une annonce dans le magazine *Rock and Folk*. Quelques lignes simples et claires pour chercher un guitariste. C'est Dominique Nicolas qui répond à l'annonce.

Dominique est né le 5 juillet 1958 dans le XIV^e arrondissement de Paris, et son parcours présente plusieurs points communs avec celui de Nicola.

Dominique est le fils d'un artisan transporteur. Une famille plutôt modeste, mais qui a des valeurs. Il grandit tout d'abord à Paris avant que l'« affaire paternelle » décline et la famille s'exile en banlieue, dans une HLM. Là, Dominique apprend la vie et ses rudesses : les vols, le racket et les bagarres sont monnaie courante et font partie de cette culture urbaine :

— Il y avait un mélange entre les durs et les hippies, j'étais entre les deux camps. J'aurais pu faire des études ou terminer voyou. Parmi mes copains d'enfance, certains sont médecins, d'autres sont en prison ! J'étais plus speed à cette époque, je n'hésitais pas à me bagarrer pendant les récréations... Je ne me laissais pas faire.

Passionné de moto et d'écologie, il s'intéresse à la musique avec le mouvement punk qui le décide à investir dans une

guitare. Il apprend son instrument en autodidacte et, après quatre années, il se décide à manier la guitare de façon plus concrète à travers la création d'Indochine.

— Après sa faillite, mon père est devenu chauffeur de taxi, puis a fait divers petits boulots. J'écoutais les Beatles, mais je n'étais pas très musicale. Ensuite je me suis intéressé au monde de la moto. Rien à voir avec l'écologie. Puis la musique est venue avec le mouvement punk et les Sex Pistols... J'ai eu un déclic, je me suis acheté une guitare et je ne me suis pas arrêté d'en jouer. J'ai appris la guitare en autodidacte, car j'avais essayé de prendre des cours mais je n'aimais pas le solfège¹.

Il se laisse tellement déborder par sa passion de la moto, qu'à son tour, c'est l'école qui en pâtit. Il rate le brevet des collèges et aucune solution de rechange appropriée proposée par ses parents ne le convainc vraiment.

— J'étais très propre sur moi, mais les ongles remplis de cambouis puisque je passais mon temps à trafiquer mes mobylettes.

Dominique ajoute :

— Mes parents étaient très stricts sur ma présentation. Ils ne voulaient pas suivre la mode. J'avais les cheveux courts, mais pour qu'ils paraissent plus longs, je les ébouriffais.

Dominique trouve son exutoire dans les virées en mobs qu'il fait au grand air, régulièrement, jusqu'au jour où ses deux cyclomoteurs, sur lesquels il a tant transpiré, sont volés dans le garage familial.

Ses échecs scolaires le mettent devant l'évidence : ce n'est pas pour lui ! Il arrête l'école et se met à sortir tous les soirs. Il trouve dans la capitale deux lieux, véritables sources d'épa-

1. Interview, Platine Magazine, mars 2004.

nouissement auditif : le Gibus, rue du Faubourg-du-Temple, dans le XI^e arrondissement, un petit club qui s'impose naturellement comme le berceau du punk en France ; et le Rose Bonbon, rue de Caumartin, dans le IX^e arrondissement.

— J'avais stoppé l'école et je me suis mis à sortir tous les soirs. Je me souviens que j'ai découvert le punk en 1977, le jour de la mort d'Elvis Presley (16 août 1977) ! Rien que le mot « punk », l'attitude des mecs, la musique, ça m'a plu tout de suite. Je me souviens du premier album des Sex Pistols, *Never Mind the Bollocks*. C'est le moment où j'ai commencé à me mettre vraiment dans la musique. J'ai dû le racheter parce que je l'avais trop usé !

Il se souvient :

— J'allais trois ou quatre fois par semaine au Gibus Club, et j'y ai vu tous les groupes punks, d'Asphalt Jungle à Generation X. J'ai acheté une guitare et je me suis enfermé chez moi un an pour apprendre. J'avais plein de copains punks et on montait des groupes. Eux, ils faisaient ça pour s'éclater, faire du bruit, n'importe quoi, mais moi, dès le début, je voulais construire quelque chose. J'essayais de jouer sur les disques des Sex Pistols et de Métal Urbain.

Il défie gentiment ses parents en se teignant les cheveux en roux. Il travaille sans relâche accompagné d'une boîte à rythmes. Ses parents sont un peu déconcertés de voir leur petit Dominique devenir apprenti punk et rocker... Ce n'est pas vraiment ce qu'ils imaginaient pour leur fils, eux qui ont tenté en vain de l'orienter vers une « vraie » profession à travers une école d'électronique ou une autre de comptabilité. Les fenêtres de l'appartement vibrent sous les échos de l'ampli de Dominique à longueur de journée, et les parents Nicolas abdiquent. Après tout, leur fils n'est pas tombé dans la drogue et l'alcool. Il pratique un art, certes underground et

aux tonalités rebelles, mais il fait de la vraie musique et y met toute son énergie. De quoi les rassurer quelque peu. Même si, comme tous les parents raisonnables, ils ne croient pas vraiment que cela soit une voie professionnelle réelle, d'autant qu'il n'a aucune formation dans le domaine.

Après avoir répondu à l'annonce de Nicola parue dans *Rock and Folk*, c'est comme bassiste que Dominique intègre les Espions. Nicola espère un nouveau départ avec cette recrue. Mais c'est lui-même qui se retrouve sur la sellette, en raison de son talent vocal qui, alors, n'apparaît pas évident aux oreilles des autres membres du groupe. Il est mis en concurrence avec un autre chanteur, mais il ne renonce pas et reste dans le groupe pour pouvoir en tirer les ficelles.

Une affinité artistique particulière naît entre Nicola et Dominique. Un feeling naturel qui réunit les deux jeunes garçons et les pousse à se voir en dehors des Espions, dans la plus grande confidentialité. Ils organisent des répétitions à deux dans la chambre de Nicola, sorte de laboratoire secret. Ils travaillent à réunir leurs talents pour tenter d'élaborer quelque chose qui leur ressemble. Très vite en ressortent des morceaux pleins de vivacité, d'originalité, aux rythmes entraînants. Si la voix de Nicola reste un problème au premier abord, Dominique lui trouve d'autres qualités qui compensent ce point faible :

— Il chantait faux, il hurlait... Mais il avait l'œil vif, il avait la pêche. Tout de suite, il y a eu le dé clic...

Nicola n'oublie pas l'époque des premières ébauches qui ont nourri l'aventure qui s'annonce :

— À l'époque, j'écrivais dans ma chambre, chez ma mère. Je n'avais pas de bureau. Je me mettais sur mon lit avec des

feuilles de papier, un carnet. Je faisais ce truc dingue, je jetais tant que le manuscrit n'était pas propre de bout en bout. Du coup, je me retrouvais vite cerné par des centaines de bouts de papier roulés en boule ! Pas très écolo¹. Ni ma mère, ni mon père ne nous ont empêchés de faire de la musique, reconnaît Nicola. Je les en remercie encore aujourd'hui. Ils sont d'ailleurs les premiers à être fiers de ce qui nous est arrivé ensuite. Si nous étions nés au Chili ou en Russie, tout cela n'aurait pas été possible.

Dimitri

Un duo n'avait jamais vraiment fait un groupe. Il faut un minimum de musiciens et de cohésion pour que la mayonnaise prenne. Les chansons sont en travail. Dominique à la composition, Nicola aux paroles. Les deux garçons avancent en silence et vont bientôt s'adjoindre un troisième acolyte qui joue... du saxophone ! Étrange mix à première vue, mais qui donnera une formule aux sonorités atypiques. C'est un pur hasard en réalité, car Nicola ne connaît pas beaucoup de musiciens prêts à se lancer dans ce projet encore flou. Il connaît Dimitri Bodianski, chez qui il se rend fréquemment :

— J'ai connu Nicola quand j'étais en première. Je venais de commencer le saxo. Nicola connaissait ma sœur et mes cousines. Elles lui avaient dit que je faisais un bruit horrible avec mon saxo et ça l'intéressait.

Dimitri n'a aucune ambition. Il rejoint le groupe à l'invitation de Nicola, qui est curieux de tenter l'expérience du saxo ajouté sur du rock. Même s'il ne sait pas encore vraiment vers où se dirige ce qui se dessine comme « groupe ».

1. *Kissing My Songs*, op. cit.

Dimitri est né le 23 mars 1963 à Paris. Son père Vladimir est un homme d'affaires, véritable Russe blanc de Géorgie. Sa mère est une Juive marocaine.

Au départ, elle travaille dans le cinéma avant d'être responsable du service photo dans un magazine. La lutte contre la révolution bolchevique de 1917, à laquelle le grand-père participa, avant d'être contraint à l'exil, alimente souvent les discussions à table.

Ce sont des parents très cultivés qui élèvent Dimitri et sa fratrie. Vladimir, son père, est diplômé d'HEC ; il a réussi dans l'import-export tout en cultivant un jardin secret : l'écriture. Ainsi, il publie des essais sur l'URSS, quelques livres pour enfants, mais surtout des polars, genre dans lequel il se fait une petite réputation puisqu'il est publié aux éditions Denoël et aux éditions du Masque.

— J'ai été élevé dans un milieu d'intellectuels de gauche, se présente-t-il, avec beaucoup plus de libertés que n'en avaient les enfants de mon âge. Je n'avais pas beaucoup de copains ; par contre, j'avais une grande famille, des tas de cousins. Il faut dire que c'était une famille juive, très liée, et que l'exode à la campagne s'était fait avec tout le monde. C'était un cercle fermé qui concernait sept maisons !

Dimitri n'a donc aucun mal à s'épanouir dans cet environnement familial aisé et heureux. Il pratique pas mal de sports, le foot, le rugby, le tennis ou encore l'équitation. Il partage de franches parties de rigolade avec ses cousins. Il est un enfant sage, aimant, qui ne pose aucun problème à ses parents. Ses résultats scolaires vont dans le même sens ; il est bon élève. Ses parents ne se font aucun souci quant à son avenir professionnel, et Dimitri nourrit diverses ambitions, sauf un emploi de bureau qui le condamnerait.

Lorsqu'il a 14 ans, sa famille décide de quitter Marcoussis pour s'installer sur la luxueuse île de la Cité, à Paris. Dimitri en est ravi, tant le quartier bouillonne de vie, contrairement à Marcoussis qui fait figure de ville morte à partir d'une certaine heure. Il entre au lycée Victor-Hugo et se retrouve dans une classe à majorité de filles. Il se fait l'effet d'un véritable coq de basse-cour et a de quoi faire ses premières armes de futur dragueur invétéré.

Son goût pour la musique se développe dans la même période. Il se met à écouter beaucoup les Doors et Neil Young. La révélation lui vient en entendant Lou Reed.

— Un jour, ma mère a offert à ma grande sœur un album live de Lou Reed, et il s'est passé quelque chose. C'est le premier disque que j'ai eu entre les mains et qui m'ait fait exploser les oreilles.

Depuis cette révélation, il consomme les disques et investit dans un premier instrument, le banjo, dont il va apprendre à jouer par l'intermédiaire d'un copain. Ses prestations en famille remportent un succès d'estime, même s'il ne joue quasiment que du Georges Brassens. Très attiré aussi par les sonorités jazzy et les rythmes exotiques, il commence en solo l'apprentissage du saxophone. Il vient de s'en acheter un grâce à des petits boulots dans l'hôtellerie.

Lorsqu'il intègre Indochine, il n'a que 17 ans et ne nourrit pas vraiment les mêmes rêves que Nicola. Il progresse rapidement au saxophone et trouve sa place également, au poste-clé du contrôle des bandes préenregistrées. Dimitri est alors un jeune homme d'une nature facétieuse, parfois grognon, mais, malgré le fait qu'il ait cinq années de moins que les autres, il contribue de façon évidente à sa cohésion. Ses solos au saxophone vont devenir une « patte » authentique du groupe et donnent une couleur originale aux chansons.

« Le début d'Indochine, c'est de l'inconscience... »

À l'aube du printemps, l'orage éclate dans la cave qui sert de local aux répétitions des Espions, dans le quartier Marcadet-Poissonnières. Nicola, décidément vexé d'avoir été remplacé pour des concerts programmés au Gibus et au Golf-Drouot, claque la porte. Il est spontanément suivi par Dominique et Dimitri. Pourvus d'enregistrements auto-produits, les Espions tenteront de franchir les portes des maisons de disques, mais ils n'ont jamais réussi à passer le cap de la banlieue.

Les mercredis après-midi se passent désormais à trois en banlieue sud. Dimitri apporte sa bonne humeur et son enthousiasme, Dominique et ses riffs de guitare laissent ses deux camarades totalement ébahis. Nicola, lui, peaufine les textes, et un univers se dégage petit à petit.

Le 10 mai 1981, le pays vit le bouleversement de l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République. Loin de la ferveur populaire, nos trois acolytes se réunissent officiellement pour leur première répétition. Une pierre blanche est posée.

Indochine naît à cet instant précis.

— On aime la musique extrême-orientale. Cela dit, on voulait que le nom ait une résonance française tout en exprimant nos attirances. Mais en aucun cas nous ne voulons être un groupe politique à message spécifique. On flashe plutôt sur une musique d'épopée d'aventures baignant dans l'exotisme. Finalement, « Indochine », pour nous, c'est ça, explique Nicola. Parce que c'est joli. Peut-être aussi pour marquer qu'on fait partie d'un courant musical international,

comme Culture Club, ce nom d'ailleurs veut dire, pour Boy George et le groupe, qu'ils prennent en compte toutes les cultures du monde et que leur musique en est la résultante. Nous, nous prenons un peu de folklore chinois, lapon et nous le mélangeons avec du rock.

Et d'ajouter :

— Le public connaît désormais plus l'Indochine par l'intermédiaire de notre groupe que par la triste histoire, pourtant récente, de ce pays. Peut-être était-ce notre but, qui sait ? Faire oublier l'horreur de cette guerre. « Indochine », c'est pour faire chier les vieux, pour leur dire de ne pas vivre pour le passé.

En réalité, le groupe a pas mal tergiversé pour en arriver à « Indochine ». Dominique est fan du groupe de New Wave britannique Japan, Nicola, par ses lectures, est imprégné des paysages asiatiques, et son amour pour Marguerite Duras est assumé. Le nom de Saigon a un temps été envisagé. Intéressant mais trop court. « Indochine » insuffle une énergie naturelle et résonne bien. C'est adopté ! Même si Nicola ironise sur le calvaire que fut la recherche d'un nom qui corresponde pleinement à leurs aspirations :

— À force de se creuser la tête, une fois, on a failli prendre le numéro de la plaque d'immatriculation d'une voiture stationnée devant nous !

À l'heure où la France s'apprête à vivre une décennie riche en libération culturelle et artistique, où les énergies bouillonnent, voilà trois garçons pleins d'enthousiasme, prêts à dégainer sur la scène musicale parisienne et nationale. Cela laisse présager de bonnes ondes à venir, le rock français ne comptant réellement qu'une superstar, le groupe Téléphone, suivi par des valeurs montantes : Trust, groupe rock, lourd,

antisocial, et les Bordelais de Noir Désir. Sans compter Taxi Girl, qui aura un lien ténu avec Indochine. Toute la configuration du paysage rock français laisse une place, à qui veut la prendre, pour un univers authentique, un apport inédit ! En ce printemps 1981, Indochine ne fait que répéter discrètement, roder ses chansons avec les moyens du bord, mais prépare sa révolution...